

61. Libérés et délivrés.

« La vision de la personne offerte par l'Écriture canonique constitue la base d'une société ouverte. La distinction entre la personne et ses qualités, impliquée par la vérité de la gratuité et du don, est solidaire d'une reconnaissance universelle de toute personne comme vie spirituelle, habilitée à parler pour elle-même, et comme conscience de soi. Conscience de soi comme corps, dans le rapport que chacun entretient avec sa naissance, avec sa vie, sa santé, sa maladie, son vieillissement et sa mort, et avec autrui, dans le cercle privé et sur l'arène publique. Conscience de soi comme âme, qui est le lieu intime et la liberté de la conversation intérieure. Et conscience de soi comme esprit, qui enrachine la subjectivité individuelle dans une origine qui se trouve au-delà d'elle-même.

La reconnaissance de la personne, indépendamment de ses qualités, implique en effet non seulement un universalisme pluraliste, qui est le corollaire politique de la Promesse, mais aussi la reconnaissance de la capacité de chacun à penser, à porter des jugements et à contribuer à la prise de décisions responsables (François Vouga, Évangile et vie quotidienne, éd. Labor et Fides, 2006, p.285).»

Einstein écrivait : « Seule une vie vécue pour les autres vaut la peine d'être vécue ».

Matthieu 16:24 Puis Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir avec moi, qu'il cesse de penser à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.

Porter sa croix: l'image désigne la transcendance horizontale et verticale du pardon et de la grâce, du divin et de l'humain réconciliés, de l'amour divin et humain, de la justice divine et humaine, de la foi de l'amour et de l'espérance; celle de la victime innocente, du refus du bouc émissaire, de refus de toute violence qui justifierait l'exploitation de l'homme par l'homme. **La croix s'ouvre sur un autre horizon, un autre monde: elle est imprégnée d'un côté du sang du Christ, de l'autre du matin de Pâques qui veut changer le monde. Nous sommes invités à nous en saisir, à la porter dans l'espérance qui transforme notre vie.**

Jésus disait : Vous aurez des épreuves dans le monde, mais prenez courage, j'ai vaincu le monde...

Le Royaume des cieux ressemble à une personne qui se rend compte qu'elle ne viendra jamais à bout de ce qui pèse - la faute, la culpabilité et le perfectionnisme -, qu'elle n'atteindra jamais une image idéale d'elle-même qu'elle croyait nécessaire pour se rendre acceptable. Elle accueille alors son impuissance radicale; elle s'ouvre ainsi à l'avenir, à la nouveauté. à l'autre/Autre avec confiance; elle renonce à expier son malheur par une vie de devoir ou de mensonge. Ici, la dynamique de guérison est bien une résurrection: laisser venir le courage d'oser être soi-même avec ses ombres et ses lumières en faisant face aux autres. Nous voici libérés de notre passe-temps favori, de ce à quoi nous tenons tant: la faute, la culpabilité, le perfectionnisme issu du désir féroce de s'auto-justifier par le méritant-méritoire. Nous avons à entendre pourtant que notre culpabilité est relâchée, congédiée, que nous pouvons la laisser partir et du coup faire de même envers les autres. Mais cela réclame de se dé-centrer en réponse à une autorité supérieure...L'autre, mon semblable, n'est plus TOUT: il est faillible comme moi! Tout aussi imparfait, en prise avec la morsure du Néant, à situer entre cette quête d'idéal et le besoin de se rendre acceptable. Une tension d'où surgissent la dramatisation ou la banalisation: la faute, l'auto-flagellation, la culpabilité mortifère, le besoin d'en faire des tonnes pour attirer l'attention, le perfectionnisme de la sérieux ou de la rivalité; dans ce piège, il n'y a pas de liberté: il y a des mythes (sociaux, familiaux, religieux), des attentes et décrets intériorisés, des vouloir et des devoirs être; des peurs, des craintes, des tristesses, des frustrations, des ressentiments, des colères, des hontes, des gênes,

des dégoûts, des blessures de n'avoir pu combler les attentes narcissiques de nos parents, celles des personnes qui comptaient pour nous, pour qui nous aurions tant aimé compter. Le désir mimétique nous pousse à désirer ce que l'autre a/ est, ou à entrer en rivalité; en somme à dévorer ou vomir dans une quête de maître ou d'esclave. S'aimer sans fureur ni férocité devient ici impossible: tout est à vif! Ainsi, plus nous vivons dans une quête idéale de soi, plus nous cherchons à nous rendre acceptables par tous les moyens: la ruse, la force, le chantage, la dette imposée, la séduction, la manipulation, la victimisation, etc.

Mais on en revient toujours à l'autre /Autre diabolisé ou idéalisé! Avec une seule stratégie, celle du "il suffit d'insister". Nous souffrons de nos attentes excessives, idéalisées, comme de notre besoin d'être respecté, apprécié, estimé, aimé. La faute réelle ou imaginaire, banalisée ou exagérée, est notre dénominateur commun qui se condense en boucles de rétroactions négatives: nous luttons contre le problème en insistant, en cherchant dans la mauvaise direction. La tension confine à l'inavouable. Elle conduit selon Kant au mal radical dans le mensonge à soi, à sa propre conscience, dans la mauvaise foi. Il s'agit d'une tentative désespérée - et désespérante ! - de masquer le déplaisir ou l'échec, mais elle contamine toute la relation interpersonnelle. La quête se tourne vers un dieu arrangeant, une raison explicable et rassurante, vers un gain souhaitable, donc vers un moindre mal excusable.

Le saut qualitatif de la foi dans la confiance est en même temps aveu d'impuissance radicale: personne ne peut se rendre acceptable par une image idéale de soi! C'est impossible, ça ne marche pas! Ça conduit à une vie de mensonge, de devoir ou d'imposition...Le choix est plutôt à faire dans le dégagement de la Plainte, de la Menace vers la Grâce. Avoir une image idéale, la chercher, se la donner, la construire, la fourguer dans l'espoir de se rendre acceptable, c'est la figure cachée du désespoir campée dans le mensonge ou l'imposition...



Philippe Zeissig nous disait (In l'avenir est à l'amour, ouverture, 1986, pp139-140) :

"Alors, pour tous, le don de Dieu, c'est cette certitude qui nous envahit que la vie est plus que la vie de tous les jours, qu'elle vient de plus loin, qu'elle va plus loin, que les choses ont un sens, que tout est profondément relié par les racines. Toutes les vérités partielles, tous les commencements de lumière que nous recevons à travers le travail de la terre, à travers les métiers des hommes (...), à travers la musique, et à travers la beauté des choses, et à travers la foi...le don de Dieu, c'est de nous faire savoir que toutes ces vérités partielles et tous ces commencements de lumière sont quelque part tenus ensemble, réunis en une Vérité unique, éblouissante; réunis en une source d'eau vive qui jaillit jusque dans la Vie Eternelle.

jaillit jusque dans la Vie Eternelle.

Le don de Dieu, c'est de ne pas nous laisser ignorer que la clé de tout existe et "qu'un jour elle tombera dans nos mains tremblantes de joie."

Alors on peut aimer la vie. Alors on peut ne plus parler mal de la vie. Alors ne nous monte plus, comme un affreux hoquet, cette plainte: "Je n'ai pas demandé à vivre!" Alors, malgré tout ce qui reste d'incompréhensible, on ne s'irrite plus contre les choses.

Alors on peut aimer la vie avec la joie au cœur, avec au cœur cette joie qui n'est pas une joie facile, mais qui est une tristesse surmontée, grâce à Celui qui vient à notre rencontre..."